

«Moi, un aventurier? Non! Un chercheur»

Jean Garzoni est le créateur du Vivarium de Lausanne, mondialement réputé. L'ex-directeur a accepté de rouvrir l'album des souvenirs de sa vie. Une existence digne d'un roman, qui l'a conduit aux quatre coins du monde.

L'existence de Jean Garzoni ressemble à un roman. Un roman d'aventures dont on découvre les pages avec voracité pour découvrir la suite. Il faut dire que le parcours de l'herpétologiste lausannois est captivant, et comporte son lot de suspenses, de rires et de pleurs. Il est un peu à l'image des pistes non balisées qui lui ont permis de sillonner les jungles et les déserts: sinueux et incertain, cabossé parfois également. Car Jean Garzoni est un voyageur au long cours. «Je ne suis pas un aventurier, précise-t-il, mais un chercheur à qui il est arrivé des aventures.» Et quelles aventures! Au fil des chapitres du grand livre de sa vie qu'il égraine sur la terrasse de son appartement situé juste au-dessus du Vivarium de Lausanne, son «bébé», il nous conduit sans transition de la Libye au Japon, du Pérou à l'Australie. L'occasion au passage de revisiter nos connaissances géographiques. Et peu importe si l'on se soustrait de temps en temps à la chronologie des événements. «A bientôt 83 ans, je m'emmêle parfois dans les dates», s'excuse-t-il presque. Mais le livre rouge qu'il a devant les yeux est là pour remettre un peu d'ordre dans ses souvenirs, encore bien vivaces. Cet album patiné de nostalgie regroupe des photos d'époque, des dédicaces aussi, comme celle de Michel Simon, «avec qui j'ai rigolé durant deux heures lorsqu'il est venu voir l'une de mes expositions de reptiles».

L'an dernier, dans l'actualité internationale, on a beaucoup parlé de Kadhafi. Vous, vous l'avez personnellement rencontré...

C'était en 1968, un an avant le coup d'Etat qui l'a amené à diriger la Libye. A cette époque (*ndlr: et ce jusqu'en 1976*), j'étais près de la moitié de l'année à l'étranger. J'effectuais des missions pour le Centre national de la recherche scientifique (CNRS) et l'Institut Pasteur. Pour le premier, je devais ramener des scorpions permettant de déterminer les espèces, alors que pour le second, c'étaient des vipères à cornes, ensuite utilisées pour les prélèvements de venin. Dans ce cadre, je devais me rendre au Niger en passant par la

Libye. Mais ma voiture m'a lâché. Je me suis retrouvé dans le camp militaire de Madama, à la frontière, où je devais prendre un camion pour continuer. Pendant les deux jours d'attente, j'ai été escorté par Khadafi, alors capitaine attaché au général en chef. Il m'a suivi alors que j'allais «chasser» les serpents. Il en avait une trouille bleue, mais je suis quand même parvenu à lui en faire tenir un. Après, je ne l'ai plus jamais revu.

Au fil de vos escapades, vous vous êtes constitué un réseau incroyable...

Effectivement. Quand j'ai fait des recherches dans une propriété de l'ancien roi du Maroc, j'ai par exemple connu son bras droit. J'ai également rencontré le président du Niger de l'époque, mais aussi des sommités mondiales de l'herpétologie, de la médecine ou de la politique.

Mais l'une de vos plus belles rencontres reste celle de Pierre Gianadda, qui a laissé son nom à la fondation de Martigny.

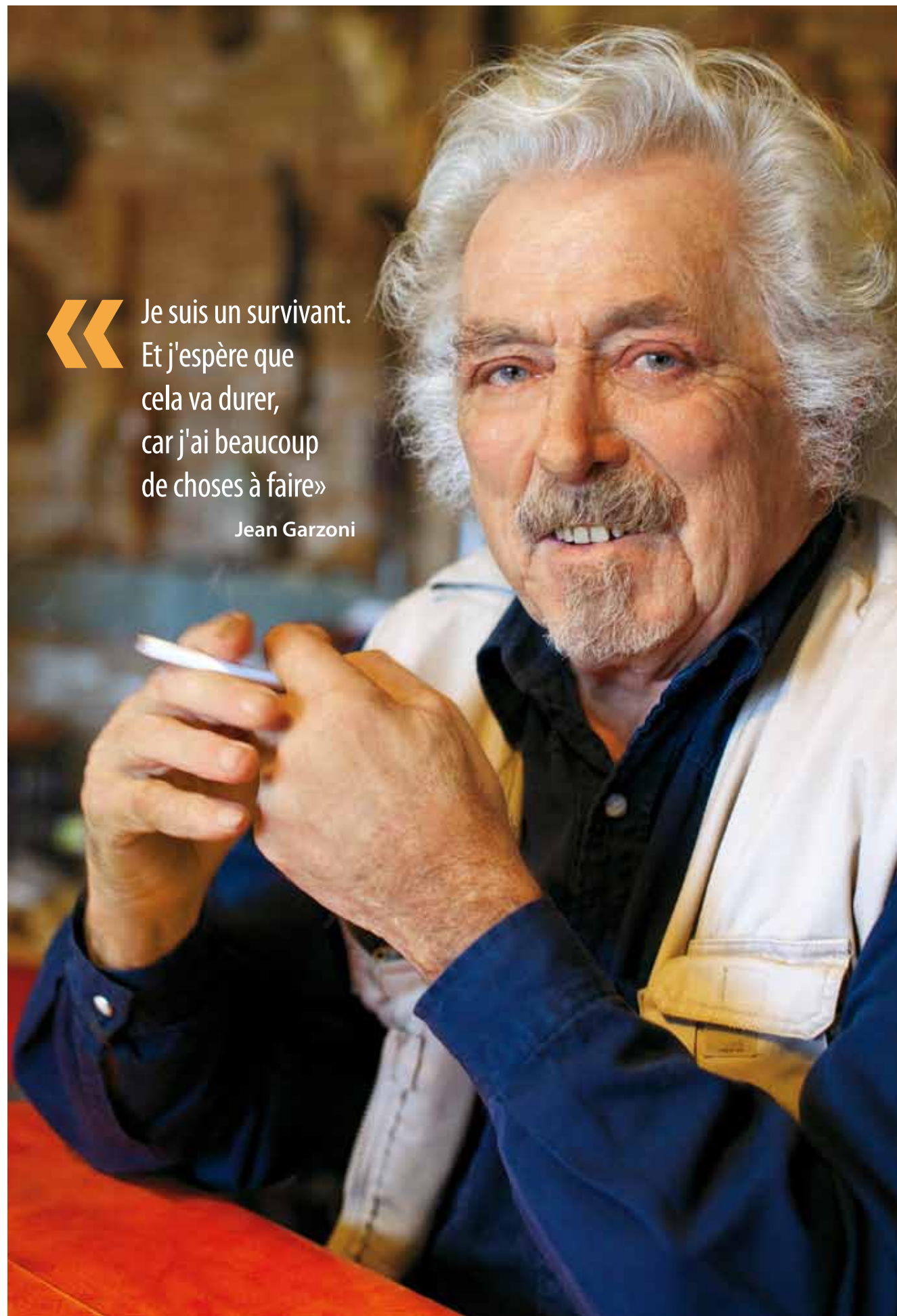
Incontestablement. Dans les années septante, j'avais une maison dans le Gard. Pierre était mon voisin. Nous avons sympathisé. Il s'est alors beaucoup intéressé à mes activités liées aux serpents et aux scorpions. Fortuné, il a même commencé à m'accompagner en avion privé lors de mes voyages. On partait du jour au lendemain, ici et là...

Mais un jour de 1976, c'est le drame!

Nous étions allés avec son avion en Egypte, d'où nous ramenions une trentaine de vipères à cornes et une centaine de scorpions. Mais en revenant vers la Suisse, il y a eu des orages, ce qui nous a obligés à atterrir à Bari, en Italie. Le lendemain, nous sommes repartis, mais de l'eau s'était mélangée avec le carburant dans la cuve du réservoir. On a fini dans les oliviers et l'avion a pris feu. Comme, avec Pierre, nous étions au fond du zinc, on a pris le feu en pleine face. Et en sautant de l'avion, je me suis cassé une jambe. Pierre m'a alors tiré loin de l'appareil qui a explosé

« Je suis un survivant.
Et j'espère que
cela va durer,
car j'ai beaucoup
de choses à faire »

Jean Garzoni



juste après. Mais cinq jours plus tard, il est décédé des suites de ses brûlures. Sur les six personnes à bord, trois sont mortes. Avec 70% de mon corps brûlé, j'aurais dû être le quatrième. Je suis un véritable survivant...

Aujourd'hui, vous avez une santé de fer...

Je ne peux en effet pas me plaindre. Et j'espère que cela va durer, car j'ai encore beaucoup de choses à faire.

Par exemple?

Des voyages. Dernièrement, je suis allé avec Laurent Flutsch, le directeur du Musée romain de Lausanne, en Namibie. C'était l'un des rares pays d'Afrique que je ne connaissais pas. Mon but était

de voir le milieu et les animaux qui y vivent. C'était superbe et encore bien préservé. On a trouvé des cobras, des couleuvres, des varans ou encore des bitis (*ndlr: un genre de serpents*).

Quelle est votre prochaine destination?

N'aimant pas le grand froid, je ne me suis jamais rendu au Canada. Mais pourquoi ne pas aller voir la nature s'y éveiller au printemps? A moins de retourner en Australie, car là-bas, les reptiles n'ont pas de prédateurs, et donc moins le réflexe de fuite des animaux chassés. Ils restent calmes lorsque vous vous approchez d'eux. Toutefois, repartir après plusieurs années dans un pays déjà visité, réserve souvent des désillusions liées à une nature qui s'appauvrit sous la pression de l'homme.



Wolodja Jentsch

Passionné, le Lausannois avait déjà à l'âge de dix ans une collection personnelle de cent serpents. Son amour des reptiles l'a ensuite conduit logiquement à un autre animal effrayant pour le commun des mortels, le scorpion.

Une passion de longue date

Depuis sa plus tendre enfance, Jean Garzoni a couru après la petite faune. Dans le quartier lausannois de Boisy, où il a grandi, il explorait le verger dès l'âge de quatre ans. Et à dix ans, il aidait déjà dans un petit vivarium près de chez lui, et possédait alors une collection personnelle de 100 serpents! «Ce qui m'a toujours attiré chez ces animaux, c'était la méconnaissance que l'on en avait»,

avoue-t-il. Conduit par sa curiosité, ce maçon de formation ne cessera de chercher à en savoir plus. Le Musée d'histoire naturelle de Lausanne lui ouvrira ses portes pour qu'il affine ses connaissances théoriques. De serpents en scorpions, il finira par s'associer à Serge Monbaron pour créer un premier vivarium en 1959, puis des expositions itinérantes, et enfin le Vivarium de Lausanne, le 18 mars 1970,

sur un terrain appartenant à son père, entrepreneur. «Bon an mal an, on a réussi à faire survivre le vivarium. Mais je suis très satisfait de voir que les autorités cantonales et communales nous aident désormais, certifie-t-il. Et c'est bien pour moi d'avoir pu laisser la direction du vivarium à Michel Ansermet, d'autant que les noms des espèces et les lois ont entièrement changé, donc je m'y perds à présent.»

Lors de vos nombreux périples, avez-vous découvert beaucoup de nouvelles espèces?

Pas tellement. Il y a un gecko libyen qui porte mon nom, le *garzoniella*, et une sous-espèce de scorpion du sud tunisien, l'*androctonus australis garzonii*.

Aucun serpent, votre animal fétiche, ne porte votre patronyme?

Non, mais je n'ai jamais couru après les nouvelles espèces afin qu'elles portent mon nom. Seule l'étude du comportement des reptiles dans leur milieu m'intéressait.

Dans le milieu de l'herpétologie, on dit que le nom de Garzoni ouvre toutes les frontières et que l'on vous laisserait passer la douane à votre guise avec toute sorte de bestioles. Info ou intox?

Ce ne sont que des rumeurs qui proviennent de l'époque où je transportais beaucoup d'animaux pour le compte du CNRS ou de l'Institut Pasteur. J'ai toujours eu des autorisations pour les animaux que je ramenaïs.

On dit aussi que vous connaissez un site encore inconnu, en plein désert, où il y aurait des crocodiles. Est-ce vrai?

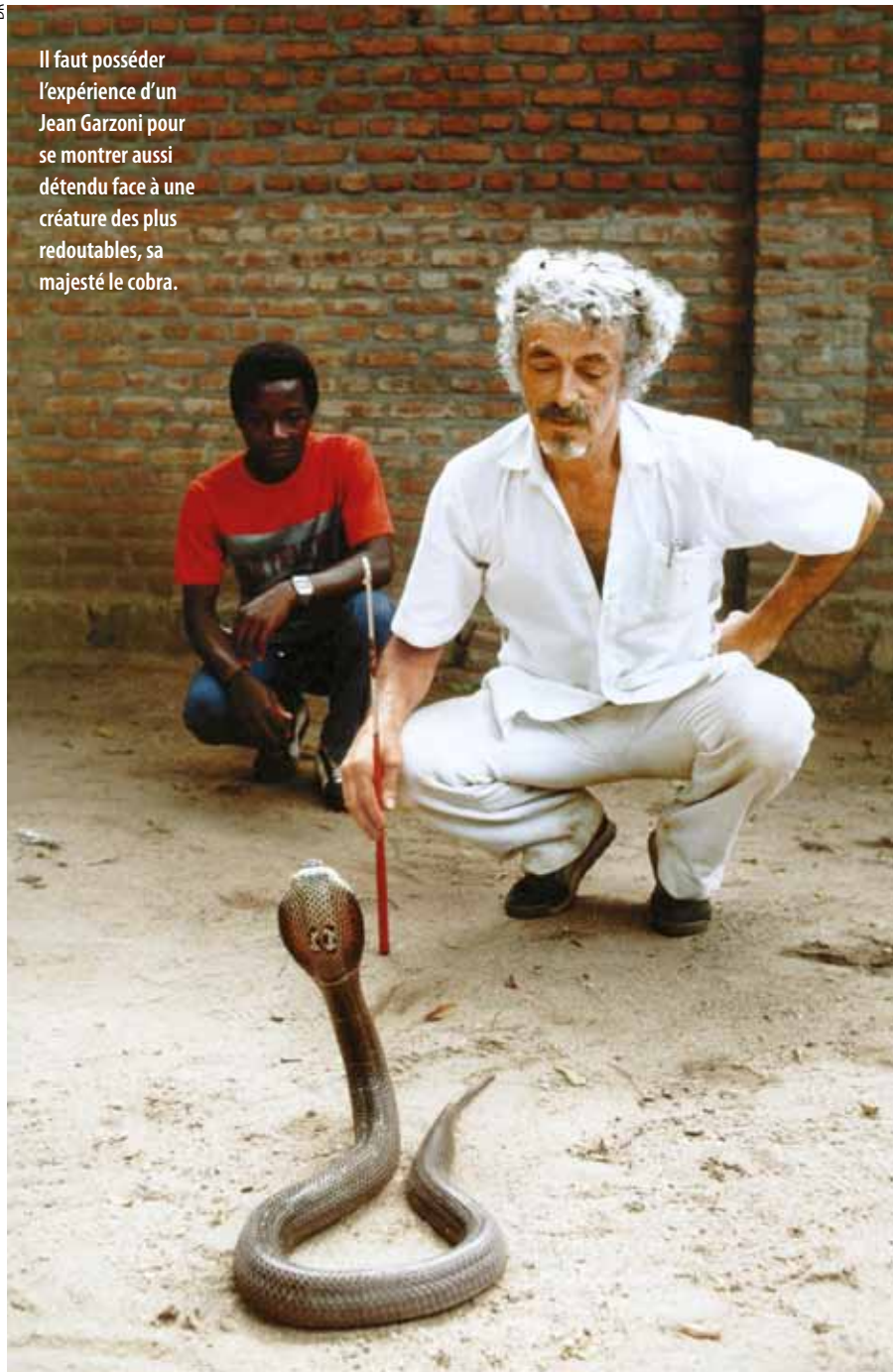
Là, en revanche, c'est exact. C'est quelque part dans le Ténéré, au cœur du Sahara. Avant, il y avait ici une mer intérieure, et sous le sable, on trouve encore des canaux avec de l'eau.

Les Touareg m'ont montré ce lieu. J'ai vu sur un rocher des traces de griffes qui ne peuvent être que celles de crocodiles.

Il ne fait aucun doute qu'il y en a. Même si je me rappelle plus ou moins où c'est, je ne le dirai jamais, par respect pour les Touareg que j'ai longuement côtoyés. Je peux également vous dire qu'au Tchad, il y a de petits crocodiles blancs, vivant à l'abri de la lumière, encore inconnus. J'ai découvert une mâchoire. Ne reste plus qu'à les chercher, comme je le faisais à l'époque!

Propos recueillis par Frédéric Rein

Il faut posséder l'expérience d'un Jean Garzoni pour se montrer aussi détendu face à une créature des plus redoutables, sa majesté le cobra.



«Faire connaître pour **protéger**»

Doit-on voir Jean Garzoni comme un monomane? Il l'est sûrement devenu au fur et à mesure que la passion de ces animaux méconnus se chevillait à son corps. «Dans ma jeunesse, j'ai chanté dans une chorale comparable à celle des Frères Jacques.

On aurait pu monter à Paris si certains membres du groupe ne s'étaient pas mariés. J'ai aussi fait du hockey au niveau national, de l'athlétisme, et fondé le club lausannois de rink hockey», souligne-t-il, lui qui a aussi créé Protection et récupération des

tortues (PRT) à Chavornay. De belles parenthèses, qui n'ont toutefois pas suffi à l'éloigner des serpents, scorpions, mygales et autres lézards. Aujourd'hui encore, il n'a qu'une seule devise: «Faire connaître pour protéger.»